

## Filoupace : le pari de Freud

Etienne Oldenhove

**P**our ouvrir ces journées de l'Association freudienne internationale dont l'objet est « Constructions dans l'analyse », je me propose – et je vous propose – de revenir d'abord à Freud.

Ce n'est qu'en 1937, c'est-à-dire deux ans avant sa mort, que Freud rédige et publie un article spécifiquement consacré à ce qu'il appelle « Constructions dans l'analyse »<sup>1</sup>. Cette question des constructions, il en a déjà parlé auparavant – notamment dans « L'homme aux rats »(1909), dans « L'homme aux loups » (1918) et dans « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920) – mais sans s'y arrêter vraiment. Sa conception des constructions dans l'analyse n'est pas figée et trouve dans cet article de 1937 son aboutissement.

Cet article (de 1937) avait retenu mon attention dès que j'ai pu en lire la première traduction en français qui fut publiée dans la revue *Psychanalyse à l'université* (en 1978, Tome 3, n° 11). Quelques années plus tard, cette

---

1. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, P.U.F., pp. 269 à 281.

traduction fut reprise et intégrée au volume II du recueil *Résultats, idées, problèmes*. A l'époque, je ne savais nullement pourquoi cet article m'intriguait tant, ni pourquoi j'avais le sentiment qu'il s'agissait là de quelque chose d'essentiel en psychanalyse. Plus que jamais, je suis convaincu de l'intérêt de cette question des constructions dans l'analyse et je remercie Charles Melman et mes collègues de l'Association freudienne internationale d'avoir accepté de mettre ce concept à l'épreuve d'une de nos journées d'étude. Cet article de Freud, tout analyste devrait le connaître par cœur de façon à pouvoir le méditer régulièrement.

Il est très étonnant pour moi que cette question des constructions dans l'analyse semble – je dis bien « semble », car il ne faut pas trop se fier aux apparences – tomber un peu en désuétude chez les analystes lacaniens, alors qu'ils reconnaissent volontiers que ce travail de construction dans l'analyse fait partie intégrante de leur pratique.

A ce concept de construction, nous pouvons donner une extension très large et dire, par exemple, que la fonction paternelle est une construction ou que toute théorisation est une construction. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas ce que vise Freud quand il parle de constructions dans l'analyse : n'est « construction dans l'analyse » que ce qui sera introduit singulièrement par l'analyste dans une cure pour y exercer une fonction bien précise. La fonction et le fonctionnement priment sur le contenu.

Venons-en maintenant à l'article même de Freud et suivons-le dans son développement. Freud utilise le mot *Konstruktion*, en allemand, mot qui signifie « construction », mais dans sa portée plus abstraite. C'est le travail de construction de l'ingénieur ou de l'architecte, et non celui du maçon : dans ce dernier cas, la langue allemande utiliserait le mot « Bau ». C'est dire dans notre vocabulaire à nous, que toute construction dans l'analyse est construction signifiante.

Mais Freud, dans cet article, utilise également le mot *Rekonstruktion*. Il utilise *Rekonstruktion* à quatre reprises, mais une seule fois seulement pour parler spécifiquement du travail de construction de l'analyste, et encore, il nous indique clairement qu'il s'agit là d'une concession, puisqu'il le fait précéder de l'expression « ou, si l'on préfère ». Les trois autres occurrences de *Rekonstruktion* concernent l'une ce qu'il y aurait de commun au travail de construction de l'archéologue et à celui de l'analyste, et les deux autres se

rapportent spécifiquement au travail de reconstruction de l'archéologue seul. Par contre, Freud utilise *Konstruktion* (ou *konstruieren*) à minimum 42 reprises dans ce texte. Ce comptage peut vous paraître futile – et, fait de façon aussi précise, il l'est –, mais il atteste un choix très clair de Freud et un pas réel dans sa conceptualisation des constructions dans l'analyse. Dans « L'homme aux loups » par exemple – si du moins je puis me fier à la traduction que j'ai relue récemment –, Freud privilégie encore « reconstruction » par rapport à « Construction ».

Cette distinction, opposition même entre *Konstruktion* et *Rekonstruktion*, est loin d'être anodine, car elle nous permet de distinguer deux lectures radicalement différentes du concept de construction dans l'œuvre de Freud.

L'une, celle que l'on peut mettre sous la bannière de la *Rekonstruktion* et qui rejoint le travail de l'archéologue, va dans le sens d'une tentative de restaurer ce qui aurait été perdu d'une façon ou d'une autre (par oubli, refoulement, destruction,...) : *restitutio ad integrum*, donc. Visée réparatrice, psychothérapeutique..., qui, il faut le reconnaître, n'est pas totalement absente de l'article de Freud. Mais nous ne sommes plus sans savoir que l'analyse n'a rien à attendre de pareilles tentatives de comblement, de ce qui va vers le « tout » de la totalité. L'autre lecture, celle que l'on ne peut mettre sous une bannière, car elle nous met bien plus sur la voie du trou, du vide, du manque de toute bannière possible, c'est celle qui tient à ce choix freudien de la *Konstruktion* à l'encontre de la *Rekonstruktion*.

Pour présenter ce qu'est une construction dans l'analyse pour Freud, il me faut cependant revenir en arrière par rapport à ce que je viens d'avancer, c'est-à-dire partir de la première lecture des constructions dans l'analyse, celle qui va dans le sens d'une reconstruction. C'est d'ailleurs comme cela, que procède Freud. La seconde lecture, celle qui mène aux constructions proprement dites, résulte de l'impasse à laquelle aboutit le travail de reconstruction. Pour Freud, le travail de construction dans l'analyse est animé du souhait de l'analyste de reconstruire – je le cite – « une image fiable (*zuverlässiges*) des années oubliées par le patient, image complète (*vollständiges*) dans toutes ses parties essentielles »<sup>2</sup>. Une construction dans l'analyse est faite pour pallier non pas à un défaut de remémoration – là, il faut laisser le travail avancer à son rythme –,

---

2. Ibidem, p. 270.

mais à ce qu'on pourrait appeler une faille de remémoration, un matériel dont l'analyste a perçu qu'il resterait inaccessible à l'analysant aussi longtemps que le travail de construction de l'analyste n'aura pas ouvert à nouveau la voie d'accès à la structure de ce matériau essentiel qui a été perdu. « On peut parler de construction quand on présente à l'analysé une période oubliée de sa préhistoire »<sup>3</sup>, nous dit Freud et il poursuit en nous donnant l'exemple suivant de construction dans l'analyse : « Jusqu'à votre nième année vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment-là un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception. Votre mère vous a quitté pendant quelque temps et, même après, elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous »<sup>4</sup>. Tel est l'exemple de construction proposé par Freud dans ce texte. Je vous laisse l'apprécier à sa juste valeur. Notons qu'à plusieurs reprises dans ce texte, Freud insiste sur le fait qu'une construction porte sur la *préhistoire* (*Vorgeschichte*) du sujet. On pourrait accentuer cette remarque de Freud en disant qu'une construction est particulièrement nécessaire là où l'écriture fait défaut.

Relevons quelques traits supplémentaires qui spécifient les constructions dans l'analyse pour Freud. Les constructions constituent *la part* (*Stück*) *de travail de l'analyste* dans l'analyse, tandis que l'analysé, lui, a pour tâche de se remémorer (*erinnern*) ce qu'il a vécu et refoulé.<sup>5</sup> Freud distingue, de plus, à l'intérieur du travail de l'analyste, constructions et interprétation : l'interprétation (*Deutung*) « se rapporte, dit-il, à la façon dont on s'occupe d'un élément isolé du matériel, une idée incidente, un acte manqué, etc. »<sup>6</sup> Les constructions, par contre, se rapportent à la préhistoire de l'objet psychique<sup>7</sup>. Il y a là deux niveaux sur lesquels nous reviendrons par après.

Pour arriver à faire une construction, l'analyste doit, à partir des indices (*Anzeichen*) échappés à l'oubli, deviner (*erraten*) ce qui a été oublié<sup>8</sup>. « Devi-

---

3. Ibidem, p. 273.

4. Ibidem, p. 273.

5. Ibidem, p. 270.

6. Ibidem, p. 273.

7. Ibidem, pp. 272 et 273.

8. Ibidem, p. 271.

ner » traduit le verbe allemand *erraten*. Je le signale parce que ce « deviner » est une des raisons pour lesquelles certains analystes se méfient de ce texte de Freud, comme de la peste. Or, en allemand, trois verbes différents vont pouvoir traduire notre « deviner » (en français). Si l'on veut parler d'une prédiction, ce sera *voraussagen*, si l'on veut parler d'un « pressentir », ce sera *ahnen*, tandis que si l'on veut parler d'une découverte, d'un « découvrir » (suite à un processus logique, par exemple deviner la solution d'un problème mathématique ou d'une charade), ce sera *erraten*. Il n'y a donc rien d'obscurantiste ou de divinatoire dans ce caractère de trouvaille inhérent à une construction.

Une construction isolée, nous dit Freud, n'a « que la valeur d'une supposition (*Vermutung*) – d'une conjecture, pourrait-on traduire – qui attend examen, confirmation ou rejet »<sup>9</sup>. Plus loin dans ce texte, Freud va qualifier les constructions dans l'analyse de « substitut apparemment si imparfait » (*scheinbar unvollkommener Ersatz*)<sup>10</sup>. Freud est – vous le voyez – extrêmement prudent dans sa présentation des constructions dans l'analyse : il ne s'agit que de conjectures, d'*ersatz* manifestement très imparfaits. Toute construction dans l'analyse est non seulement un *ersatz* imparfait, mais de plus, elle n'est que provisoire, car ce n'est qu'un travail préliminaire (*Vorarbeit*)<sup>11</sup>. Travail préliminaire, nous précise Freud, non pas tant dans le sens où il précède un autre travail, mais plutôt dans le sens où il ouvre un chantier qui va continuer à se construire dans une « interactivité » constante avec le travail de l'analysant, dans une rétroaction permanente.

Contrairement au travail de reconstruction de l'archéologue où la reconstruction est « le but et la fin de son effort »<sup>12</sup>, les constructions dans l'analyse n'ont pas leur fin en elles-mêmes.

L'essentiel de ce que Freud amène dans cet article, je ne l'ai pas encore abordé, mais nous y arrivons enfin. Cet essentiel, c'est la raison pour laquelle Freud reparle des constructions dans l'analyse. Et cette raison, Freud nous la dit d'emblée : il veut répondre à une objection qui est faite à la psychanalyse

---

9. Ibidem, p. 277.

10. Ibidem, p. 278.

11. Ibidem, p. 272.

12. Ibidem, p. 272.

et que Freud estime « aussi blessante qu'injuste », objection formulée en anglais dans le texte – « *Heads I win, tails you lose* »<sup>13</sup> –, objection à laquelle j'ai fait allusion dans le titre de mon intervention d'aujourd'hui sous les espèces de cette formation de l'inconscient « Filoupace » qui, entre autres, est un anagramme partiel de « pile ou face ». Vous allez rapidement comprendre – si vous ne l'avez déjà « deviné » – pourquoi j'ai interverti les lettres p et f .

Au fond, l'objection qui est faite à la psychanalyse freudienne par « un savant de mérite », je la résumerais volontiers de la façon suivante : quel est ce savoir qui se prétend toujours vrai ? Cette objection va contraindre Freud à « présenter en détail comment, pendant le traitement analytique, nous évaluons, dit-il, le "oui" et le "non" du patient, expressions de son assentiment et de sa contradiction »<sup>14</sup>. Cet article « Constructions dans l'analyse » est la reprise ultime par Freud de la question tout à fait fondamentale pour la psychanalyse, de la négation, question que Freud avait déjà élaborée dans son article de 1925 « *Die Verneinung* ».

Je ne reprendrai pas ici, en détail comme le fait Freud dans la section 2 de cet article de 1937, les développements de la valeur (Wert) que l'analyste va attribuer aux « oui » et aux « non » de l'analysant, si ce n'est pour dire que ce sont les modes indirects de confirmation qui sont les plus fiables, nous rappelle Freud<sup>15</sup>.

A l'objection du savant, Freud répond magnifiquement par la citation d'un poète, Shakespeare en l'occurrence, qui fait dire à Polonius dans la pièce *Hamlet* : « La carpe de la vérité a été attrapée grâce à l'appât du mensonge »<sup>16</sup>. Assez curieusement, Freud ne cite pas Shakespeare en anglais, mais bien en allemand : réponse donc en allemand (mais citant un auteur anglais) à une objection énoncée en anglais par un savant dont il serait piquant d'apprendre qu'il est allemand. L'important n'est évidemment nullement à ce niveau, mais dans le mot même qu'utilise Freud pour traduire « appât du mensonge » : « *Lügenköder* » , mot composé que je traduirais, pour vous rendre sensibles à la suite de mon propos, plutôt par « leurre du mensonge », c'est-à-dire non pas

---

13. Ibidem, p. 269.

14. Ibidem, p. 269.

15. Ibidem, p. 275.

16. Ibidem, p. 274.

un simple mensonge, mais un mensonge leurrant, une sorte de mensonge redoublé.

C'est cette merveilleuse citation de Shakespeare qui m'a déterminé à intervertir le p et le f de « pile ou face » pour accentuer ce passage nécessaire par le filou pour que passe il y ait, cette passe par le mensonge que constitue toute construction dans l'analyse. Car c'est bien cela que répond Freud à son objecteur de savant. Je pense qu'une des raisons pour lesquelles nous répugnons un peu à parler des constructions dans l'analyse, réside peut-être dans le fait que ces constructions mettent en jeu notre capacité de mentir : nous ne parlons pas aisément de cela.

Les constructions dans l'analyse, bien que mensonges leurrants au départ, doivent éviter deux écueils, celui de la suggestion et celui du délire. Comme Ulysse, il vaut mieux être bien noué au grand mât avant de s'aventurer dans le royaume des constructions.

Freud, lui-même, est bien conscient de faire de la corde raide avec ses constructions, puisqu'il se sent obligé de préciser : « Sans me vanter, je puis affirmer que jamais un tel abus de la "suggestion" ne s'est produit dans ma pratique analytique. »<sup>17</sup>

Lorsqu'on essaie de lire cet article de Freud en allemand, on est frappé de découvrir, alors qu'en fait, dans la traduction française, c'est déjà bien là sous nos yeux, à quel point les termes « savoir » (*Wissen*) et « vérité » (*Wahrheit*) y sont omniprésents. Je vais y revenir par après, un peu plus longuement avec Lacan, mais il est patent que c'est cela la question de Freud dans cette élaboration.

Avant de quitter cet écrit de Freud, je vais rappeler très brièvement un point sur lequel d'autres vont s'arrêter durant ces journées, à savoir celui du déni. Freud aborde ce point latéralement dans la section 3 de son article. Il est amené à en parler parce que dans cette section 3, il émet quelques remarques cliniques, à la lueur de son expérience des constructions dans l'analyse, sur l'hallucination non psychotique, sur le délire psychotique, sur l'angoisse et sur certaines croyances délirantes de l'humanité. C'est une section très passionnante qui à elle seule, mériterait d'être approfondie. Dans ce cadre-là, Freud

---

17. Ibidem, p. 274.

avance que les délires des malades lui « apparaissent comme des équivalents des constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique... »<sup>18</sup>. J'insiste sur le fait que jamais Freud n'assimile délire et construction. Le délire est un *équivalent de construction* : le mot allemand utilisé ici par Freud n'est pas « Ersatz », c'est « Äquivalente ». C'est dans ce contexte que Freud avance que les délires des malades sont structurés sous la forme d'un déni redoublé : le déni actuel venant s'enchâsser dans un déni premier, venant le réactualiser dans la réalité actuelle. Il dit exactement ceci : « Les délires des malades m'apparaissent comme des équivalents des constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique, des tentatives d'explication et de restitution, qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent pourtant conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on dénie (*verleugnet*) dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié (*verleugnet*) dans la période d'une enfance reculée »<sup>19</sup>. Notons enfin que Freud dans cette section 3 relève, si l'on peut dire, la face positive du déni, à savoir qu'il contient aussi « un morceau de vérité historique » (*ein Stück historischer Wahrheit*)<sup>20</sup>

J'ai été un peu long sur l'article de Freud, mais il me semblait très important de nous le remettre en mémoire avant de nous lancer dans nos élaborations actuelles.

J'en arrive maintenant à Lacan et, du fait du temps qui m'est imparti, il me faudra être beaucoup plus concis.

Si l'on se fie à l'index référentiel des séminaires de Lacan, publié par Henry Krutzen<sup>21</sup>, Lacan n'aurait parlé qu'une seule fois des constructions dans l'analyse durant ses 30 ans de séminaire, à savoir lors de la séance du 7/01/1959 de son séminaire *Le désir et son interprétation*.

En fait, ce recensement est inexact et nous pourrions facilement le corriger. Un de mes collègues, Jean-Noël Lavianne, me faisait remarquer, il y a trois jours à peine, que Lacan en parle avec insistance dans la première leçon

---

18. Ibidem, p. 280.

19. Ibidem p. 280.

20. Ibidem, p. 279.

21. Henry Krutzen « Jacques Lacan, Séminaire 1952-1980, Index référentiel », Editions Anthropos, p. 216.



de son premier séminaire<sup>22</sup>. Il faut donc aller jusqu'à dire que Lacan *inaugure* son enseignement public avec cette question des constructions en martelant que « ce qui compte », c'est ce que le sujet reconstruit des événements formateurs de son existence et que « ce dont il s'agit, c'est moins de se souvenir que de réécrire l'histoire ».<sup>23</sup>

Et, dans le séminaire XII *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan parle de « construction » à plusieurs reprises. La première allusion est une allusion à la construction freudienne en tant que telle<sup>24</sup>. Plus loin<sup>25</sup>, il parlera de « construire la place du réel », puis de la « construction extraordinairement riche et complexe d'un symptôme »<sup>26</sup> et enfin de son travail à lui qui a consisté à construire l'algèbre de la psychanalyse<sup>27</sup>.

La rareté de l'usage du mot même de « construction » dans l'enseignement de Lacan ne doit pas nous obnubiler. Ce serait un peu simple de ne s'arrêter qu'au mot même de construction et non pas à son enjeu réel qui est – j'espère l'avoir fait suffisamment entendre – celui des *rapports entre savoir et vérité*. Or s'il y a bien un analyste qui n'a pas cessé d'éclairer cet enjeu décisif, c'est Lacan. Ses *Écrits* ne se concluent-ils pas par l'article « La science et la vérité » ?<sup>28</sup>

La question qui anime Freud, Lacan en prend bien le relais, mais avec d'autres signifiants.

Dans notre travail d'analystes, héritiers de Freud et de Lacan, il me semble que nous pouvons distinguer cinq types d'interventions :

1. Le silence – un silence actif et en intension, dirais-je ;
2. Les coupures ;
3. L'interprétation ;

---

22. J. Lacan, Séminaire Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, pp. 19 et 20.

23. J. Lacan, Séminaire Livre I, « Les écrits techniques de Freud », Ed. du Seuil, p. 20 ou version A.F.I., pp. 21 et 22.

24. J. Lacan, Séminaire XII, version A.F.I., p. 291.

25. Ibidem, p. 403.

26. Ibidem, p. 415.

27. Ibidem, p. 458.

28. J. Lacan, *Écrits*, Seuil, pp. 855 à 877.

4. Des constructions ;
5. Diverses interventions dont les fonctions peuvent être ramenées à celle d'arrondir temporairement les angles : par exemple, des interventions dites « renarcissisantes », des conseils parfois, des invitations à la patience, etc.

Ces cinq types d'interventions sont subsumées par la question du désir de l'analyste qui est d'un autre niveau, bien qu'à l'œuvre en chacun d'eux. Que devient le travail de construction dans l'analyse chez Lacan ? A mon avis, ce travail est celui de la façon – souvenez-vous des effaçons du sujet du séminaire *L'identification* –, de la façon de faire fonctionner dans une cure le *Sujet supposé savoir*. Je vais essayer d'être plus clair.

Dans le séminaire de Lacan que nous travaillons cette année en vue du séminaire d'été de l'A.F.I., séminaire dont le titre est *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan nous rappelle que le symptôme est toujours à « compléter », pourrions-nous dire pour simplifier. « (...) il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. »<sup>29</sup>, nous dit-il. Et il poursuit : « Que veut dire qu'il y ait des hommes qui s'appellent psychanalystes et que cette opération intéresse ? Il est tout à fait évident que dans ce registre le psychanalyste, d'abord, s'introduit...s'introduisant comme sujet supposé savoir, est lui-même, reçoit lui-même, supporte lui-même le statut du symptôme. » ou encore, le psychanalyste « a la charge d'une moitié du symptôme »<sup>30</sup>

« Pour que l'analyse s'engage et se soutienne, assurément l'analyste est supposé savoir. »<sup>31</sup> Et Lacan de parler de ce premier temps du sujet supposé savoir comme d'une « sorte de fonction fétiche de l'analyste »<sup>32</sup>. Vous voyez poindre ici ce fameux « appât du mensonge » dont nous parlait déjà Freud. Mais la façon d'occuper cette place du sujet supposé savoir ne se réduit pas à ce premier temps.

Je vais devoir maintenant me résumer à l'extrême, mais ce n'est pas grave,

---

29. J. Lacan, Séminaire XII, version A.F.I., p. 335.

30. Ibidem, p. 337.

31. Ibidem, p. 341.

32. J. Lacan, Séminaire XII, version A.F.I., p. 341.

puisqu'il nous aura amplement le temps de reprendre ces questions en détail lors de notre séminaire d'été 2001, à Paris.

Pour aller très vite et à l'essentiel, je dirais que le sujet supposé savoir est le poinçon entre le sujet et le savoir : il est ce qui à la fois les conjoint et les disjoint. Dans la façon d'occuper cette place du sujet supposé savoir, il y a un moment de rebroussement, de retournement qui permet l'émergence de l'objet a et qui arrache l'analyste à sa « sorte de fonction fétiche ». Cet instant est toujours un instant de disjonction-conjonction du savoir et de la vérité.

Ce que nous avons à construire dans l'analyse, ce n'est rien d'autre, à mon avis, que *l'espace du transfert*. La forme de cet espace est loin d'être simple ; c'est pourquoi, Lacan nous introduit dans des objets topologiques tels que cette bouteille de Klein qui sert d'arrière-fond au titre de ces journées : elle n'est pas là comme une fioriture prétentieuse, elle est là comme contrainte, comme *Zwang*, comme *Entzweiung*, comme division.

Le plus souvent dans une analyse, cet espace du transfert est construit et l'analyste, dans ce cas de figure, ou bien se tait, ou bien opère une coupure, ou bien interprète, ou bien parle pour ne rien dire.

Mais, à certains moments de la cure – et j'insiste : « de toute cure », à mon avis –, l'analyste et l'analysant rencontrent un collapsus de cet espace du transfert qui se traduit par un effondrement localisé du chiasme entre savoir et vérité. C'est là que l'analyste est sommé de construire. Sa construction sera de l'ordre d'une fausse suture<sup>33</sup>, c'est-à-dire d'une nomination. Je pense que l'analyste doit se nommer sinthomatiquement dans ses constructions.

Vous voyez que je reste peut-être très orthodoxe dans mon abord de cette question des constructions dans l'analyse. Là où il n'y a pas cet espace du transfert – je ne dis pas « là où il n'y a pas transfert » –, l'analyse est impraticable. Freud avait raison de dire qu'une psychanalyse est impossible avec un psychotique du fait du type de transfert dans lequel il est pris irrémédiablement. Le champ de l'analyse a une limite précise. En dehors de ce champ, dans la psychose par exemple, nous en sommes réduits à devoir faire un autre type de travail, autre type de travail difficile et intéressant, mais qui n'est pas « construction dans l'analyse ». Cet autre type de travail, lorsqu'il est réalisé

---

33. J. Lacan, Séminaire XII, version A.F.I., p. 290.

par un analyste, on pourrait le nommer « psychothérapie faite contre son plein gré ». C'est autre chose qu'une « psychothérapie faite à l'insu de son plein gré ou faite de son plein gré ».

Pour conclure cette petite introduction à nos journées, je voudrais vous indiquer qu'elles s'inscrivent de façon très heureuse entre les dernières journées à Paris qui avaient pour titre « Lacan : invention et anticipation » et le séminaire d'été 2001 de l'A.F.I. qui fera une contre-visite<sup>34</sup>, selon l'excellente expression de Marie Didier, du séminaire de Lacan *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*.

Par rapport à ce dernier, je vous ai déjà donné quelques indications. Pour les précédentes journées sur « Lacan : anticipation et invention », c'est évidemment au travers de ce mot « invention » qu'elles anticipaient sur ces journées-ci. Erik Porge y a fait une intervention dont le titre était : « Qu'est-ce qu'une invention pour Lacan ? ». Dans cette intervention, il a notamment cité cette phrase de Lacan sur laquelle je vous laisserai : « Inventer, c'est donner aussi aux autres la possibilité de réinventer » (Lacan, *Petit discours aux psychiatres*, 1967, citation faite d'après mes notes et dont je n'ai pu retrouver de trace écrite officielle).

Je vous remercie.

---

34. Marie Didier, *Contre-visite*, Paris, Editions Gallimard.